

LA NOUVELLE

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

JULES SUPERVIELLE	Dernières Métamorphoses
RAYMOND ARON	L'Opium des Intellectuels
ROLAND CAILLEUX	Les Esprits animaux
EMILY DICKINSON	Poèmes
GEORGES BATAILLE	Le Paradoxe de l'Érotisme
ALAIN ROBBE-GRILLET...	Le Voyeur (<i>Fin</i>)

— CHRONIQUES —

<i>Le Secret du Golem</i> , par MAURICE BLANCHOT
<i>Quel Age ont les Fées ?</i> , par MARCEL ARLAND
<i>Étrangers sur la Terre</i> , par DOMINIQUE AURY
<i>Le Journal de Kierkegaard</i> , par GEORGES PERROS
<i>L'Écolier limousin et le petit Orphéon</i> , par JACQUES LEMARCHAND

— NOTES —

par R. ABIRACHED, G. ANEX, M. ARLAND, A. BERNE-JOFFROY,
L. BOPP, D. FERNÁNDEZ, J. GROSJEAN, J. GUÉRIN, R. JUDRIN,
O. DE LALAIN, F. NOURISSIER, P. OSTER, J. PAULHAN, G. PEREC,
G. PERROS, R. DE SOLIER.

La Poésie. — *Poèmes des deux Années ; Recherche de la Base et du Sommet*, de René Char. — *Écoute, Israël*, d'Edmond Fleg.

La Littérature. — *Aspects de Racine*, de Léon Pommier. — *Œuvres*, de Jules Vallès.

Les Essais. — *Saint-Just*, d'Albert Ollivier. — *Israël*, de Bernard Frank.

Le Roman. — *Le Trésor des Contes* (V), d'Henri Pourrat. — *Le Lierre*, de Pierre Brisson. — *Les Gitans*, de Jean-Claude Piguët.

Lettres Étrangères. — *Les Saisons*, de Véra Panova. — *Compagnons d'Armes*, de Constantin Simonov. — *Léna*, de Sergueï Antonov.

Les Spectacles. — *La Strada*. — *Le Sel de la Terre*.

Les Arts. — Nicolas de Staël. — Les Objets de Jean Fautrier.

De Tout un Peu.

Les Revues, les Journaux.

Correspondance. — *Lettre*, d'Adrien Bovy.

— LE TEMPS, COMME IL PASSE —

ALEXANDRE VIALATTE : *Désordre lyrique de notre Temps*

MARIANNE VAN HIRTUM : *Petit Cheval incorrigible*

HENRI CALET : *Rencontres avec Pierre Morhange*

EYRE DE LANUX : *Place de la Destruction*

ÉDITH BOISSONNAS : *Mescaline*

— TEXTES —

De l'Urbanisme, de JEAN GIRAUDOUX

Introduction, de RENÉ GILLOUIN



REVUE MENSUELLE

SOMMAIRE

JULES SUPERVIELLE	Dernières Métamorphoses	769
RAYMOND ARON	L'Opium des Intellectuels	788
ROLAND CAILLEUX	Les Esprits animaux	814
EMILY DICKINSON	Poèmes	824
GEORGES BATAILLE	Le Paradoxe de l'Érotisme	834
ALAIN ROBBE-GRILLET	Le Voyeur (fin)	840

— CHRONIQUES —

MAURICE BLANCHOT	Le Secret du Golem	870
MARCEL ARLAND	Quel âge ont les Fées?	879
DOMINIQUE AURY	Étrangers sur la Terre	885
GEORGES PERROS	Le Journal de Kierkegaard	890
JACQUES LEMARCHAND	L'Écolier limousin et le petit Organon	897

— NOTES —

La Poésie. — <i>Poèmes des deux Années ; Recherche de la Base et du Sommet</i> , de René Char (par Pierre Oster). — <i>Écoute, Israël</i> , d'Edmond Fleg (par Jean Grosjean).	903
La Littérature. — <i>Aspects de Racine</i> , de Léon Pommier (par Léon Bopp). — <i>Cœuvres</i> , de Jules Vallès (par Jean Paulhan).	907
Les Essais. — <i>Saint-Just</i> , d'Albert Ollivier (par Roger Judrin). — <i>Israël</i> , de Bernard Frank (par François Nourissier).	911
Le Roman. — <i>Le Trésor des Contes</i> (V), d'Henri Pourrat (par Georges Anex). — <i>Le Lierre</i> , de Pierre Brisson (par Odile de Lalain). — <i>Les Gitans</i> , de Jean-Claude Piguet (par Robert Abirached).	914
Lettres Étrangères. — <i>Les Saisons</i> , de Véra Panova; <i>Compagnons d'Armes</i> , de Constantin Simonov; <i>Léna</i> , de Sergueï Antonov (par Dominique Fernandez).	917
Les Spectacles. — <i>La Strada</i> . — <i>Le Sel de la Terre</i> (par François Nourissier).	919
Les Arts. — <i>Nicolas de Staël</i> (par René de Solier). — <i>Les Objets de Jean Fautrier</i> (par André Berne-Joffroy).	923
De Tout un Peu	929
Les Revues, les Journaux (par Jean Guérin).	932
Correspondance. — <i>Lettre</i> , d'André Boyy.	937

— LE TEMPS, COMME IL PASSE —

MARIANNE VAN HIRTUM	Petit Cheval incorrigible	939
HENRI CALET	Rencontres avec Pierre Morhange	941
EYRE DE LANUX	Place de la Destruction	944
ALEXANDRE VIALATTE	Désordre lyrique de notre Temps	948
ÉDITH BOISSONNAS	Mescaline	952

— TEXTES —

RENÉ GILLOUIN	Introduction	955
JEAN GIRAUDOUX	De l'Urbanisme	956

JEAN PAULHAN et MARCEL ARLAND reçoivent le mercredi, de 17 à 19 heures.
 La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.
 Pour tout changement d'adresse, prière d'adresser la dernière bande d'abonnement et la somme de 20 francs.
 Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.
 Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

TARIF D'ABONNEMENT	
France et Union Française :	Étranger :
6 mois... 1.000 fr. 1 an..... 1.950 fr. 6 mois... 1.250 fr. 1 an..... 2.450 fr.	
Edition de luxe :	
1 an..... 4.500 fr. 1 an..... 5.000 fr.	
Les abonnements sont reçus au siège de la Revue.	
5, rue Sébastien-Bottin, Paris-VII* — Compte chèque postal PARIS 169-33	

EXEMPLAIRE H. C.

BULLETIN D'AVRIL 1955

SUPPLÉMENT A LA NOUVELLE N. R. F.
DU 1^{er} MAI 1955

N^o 29



PUBLICATIONS DU 15 MARS AU 15 AVRIL 1955

(Renseignements bibliographiques.)

On trouvera ici tous les renseignements bibliographiques sur les ouvrages effectivement parus du 15 Mars au 15 Avril 1955.

POÉSIE

- GROSJEAN Jean **Les Prophètes**, traduit de l'hébreu. 288 p., in-16 double couronne. Collection blanche..... 650 fr.
20 ex. num. pur fil Lafuma Navarre. 2.000 fr.
- JACOB Max **Le Cornet à Dés, II**. Note liminaire d'André Salmon. 200 p., in-16 double couronne. Collection blanche..... 420 fr.
10 ex. num. Hollande.... 2.900 fr. (épuisé)
80 ex. num. pur fil Lafuma Navarre. 1.400 fr.
- NOUVEAU Germain **Œuvres Poétiques, II (Sonnets du Liban; — Valentines; — Ave Maris Stella; — Derniers Vers)**. Édition établie par Jules Mouquet et Jacques Brenner. Préface de Jacques Brenner. 240 p., in-16 double couronne. Collection blanche. 590 fr.
50 ex. num. pur fil Lafuma Navarre.. 1.800 fr.
- OSTER Pierre..... **Le Champ de Mai, suivi de Notes d'un Poète**. 144 p., in-16 Jésus. Collection « Métamorphoses ». Tirage à 1.500 ex. num. sur châtaignier..... 450 fr.

TRADUCTIONS

- LORCA Federico Garcia **Poésies, II (Romancero gitan; — Le Poète à New-York; — Chant funèbre pour Ignacio Sanchez Mejias; — Poèmes galiciens; — Divan du Tamarit; — Poèmes détachés)**. Traduit de l'espagnol par A. Belamich, P. Darmangeat, Cl. Couffon, J. Sesé, Jules Supervielle et Jean Prévoist). 240 p., in-16 double couronne. Collection blanche 550 fr.
700 ex. num. sur Alfama Marais. Collection « Œuvres Complètes de F. G. Lorca »..... 1.200 fr.

ROMANS

ALEXIS Jacques Stephen	Compère Général Soleil. 352 p., in-8° soleil. Collection blanche.....	850 fr. 2.900 fr.
DU DOGNON André.....	L'Homme-Orchestre. 388 p., in-8° soleil. Collection blanche.....	750 fr. 2.500 fr.
GIRAUDOUX Jean-Pierre....	Ce n'est pas Angeline. 252 p., hors série, in-16 double couronne. Tirage limité à 2.000 ex. num. sur Alfa.....	650 fr.
	limité à : 2.000 ex. num. sur Alfa.....	650 fr.
OUT EL KOULOUB	Harem. Préface de Paul Morand. Nouvelle édition. 224 p. Collection blanche. 20 ex. num. pur fil Lafuma Navarre.	490 fr. 1.800 fr.
SACHS Maurice.....	Histoire de John Cooper d'Albany. 354 p., in-16 double couronne. Collection blanche.....	750 fr. 2.200 fr.
SIJAN Pierre.....	La Légende de Fifi B. D. 376 p., in-8° soleil. Collection blanche.....	850 fr. 2.750 fr.

TRADUCTIONS

NOSSACK H. E.	Nekyia, récit d'un survivant. Traduit de l'allemand par Denise Naville. 192 p., in-16 double couronne. Collection « Du Monde entier ».....	420 fr. 1.200 fr.
SMOLLETT Tobias G.	L'Expédition d'Humphrey Clinker. Traduit de l'anglais par Jean Giono et Catherine d'Ivernois. Préface de Jean Giono. 412 p., in-8° soleil. Collection « Les Classiques anglais ».....	950 fr. 2.500 fr.

NOUVELLES

THOMAS Henri.	La Cible. 176 p., in-16 double couronne. Collection blanche.....	350 fr. 1.400 fr.
--------------------	--	----------------------

TRADUCTIONS

PAVESE Cesare.....	Le Bel Été. Traduit de l'italien par Michel Arnaud. 272 p., in-8° soleil. Collection « Du Monde Entier »...	750 fr. 1.800 fr.
--------------------	---	----------------------

THÉÂTRE

SUPERVIELLE Jules.....	Bolivar, suivi de La Première Famille. Nouvelle Édition revue pour la Scène. 224 p., in-16 double couronne. Collection blanche.....	550 fr. 1.500 fr.
------------------------	---	----------------------

ESSAIS — LITTÉRATURE

AUDIBERTI Jacques	L'Abhumanisme. 232 p., in-16 double couronne. Collection blanche.....	550 fr. 1.800 fr.
-------------------------	---	----------------------

CÉLINE L.-F.....	Entretiens avec le Professeur Y... 160 p., in-16 double couronne, hors série. Tirage limité à :	
	30 ex. Hollande.....	2.800 fr.
	75 ex. pur fil Lafuma Navarre.....	1.400 fr.
	7.000 ex. Alfama Marais.....	350 fr.
BLOCH-MICHEL Jean	Journal du Désordre. 216 p., in-16 double couronne. Collection blanche.	580 fr.
	25 ex. num. pur fil Lafuma Navarre..	1.700 fr.
JOUHANDEAU Marcel	Du Pur Amour, 428 p., in-8° soleil, hors série. Tirage limité à :	
	30 ex. Hollande.....	10.000 fr. (épuisé)
	120 ex. num. pur fil Lafuma Navarre..	4.500 fr.
	1.000 ex. num. sur vélin.....	2.000 fr.

VOYAGES — PROBLÈMES — DOCUMENTS

GASCAR Pierre	Chine ouverte. 192 p., in-16 double couronne, hors série, couverture illustrée, 4 hors-texte (photographies d'Ergy Landau).....	450 fr.
	40 ex. num. pur fil Lafuma Navarre..	1.300 fr.

TRADUCTIONS

MONELLI Paolo	Mussolini, petit Bourgeois. Traduit de l'italien, 312 p., in-8° soleil. Collec- tion « L'Air du Temps ».....	750 fr.
---------------------	--	---------

SOUVENIRS

OUHANDEAU Marcel	Mémorial, V : Le Langage de la Tribu. 272 p., in-16 double couronne. Col- lection blanche.....	600 fr.
	25 ex. num. Hollande... 3.500 fr.	(épuisé)
	100 ex. num. pur fil Lafuma Na- varre.....	1.800 fr. (épuisé)
SALMON André.....	Souvenirs sans Fin. Première Époque (1903-1908). 392 p., in-8° soleil. Col- lection blanche. Portrait de Salmon par Picasso en frontispice.....	950 fr.
	30 ex. num. pur fil Lafuma Na- varre.....	2.900 fr. (épuisé)

SCIENCES

ROSTAND Jean.....	Les Crapauds, les Grenouilles et quelques grands Problèmes biolo- giques. 224 p. au format 78 x 100, 48 planches hors texte. Collection « L'Avenir de la Science ».....	750 fr.
-------------------	---	---------

BEAUX-ARTS

MALRAUX André	Le Musée imaginaire de la Sculpture mondiale, III : Le Monde chrétien. Édition nouvelle en tous points conforme à l'édition originale, 490 p. au format 180 x 225, reliure pleine toile, 397 planches héliogravées en noir, dont 16 dépliant doubles, 5 hors-texte en couleurs, 5 cartes... 2.900 fr.	
---------------------	--	--

ÉCHOS - PROJETS

- Pour paraître en mai l'essai de Michel Mohrt : **Le Nouveau Roman américain**. Outre des études sur Hemingway et Faulkner, on trouvera dans ce livre des synthèses critiques groupant plus de vingt jeunes romanciers, entre autres : Nelson Algren, Paul Bowles, Truman Capote, Chandler Brossard, William Goyen, — et quelques autres non encore traduits, ou en cours de traduction.
- Le premier volume de la Collection « Le Manteau d'Arlequin » : **Le Cavalier seul**, d'Audiberti, paraîtra en mai.
- On a annoncé la mort d'Ylla, la célèbre photographe animalière, qui s'est tuée dans la jungle asiatique. Rappelons ici deux de ses meilleurs albums : **Des Bêtes** (texte de Jacques Prévert) et **Tico Tico** (texte de Ribbemont-Dessaignes).
- Jean Rostand, qui vient de publier dans sa Collection : « L'Avenir de la Science », son dernier ouvrage : **Les Crapauds, les Grenouilles et quelques grands Problèmes biologiques**, a appris que son nom avait été donné à une île par la troisième expédition antarctique des Missions Paul-Émile Victor, au cours de son hivernage (1952-1953) en Terre Adélie sous la direction de Mario Marret. L'île Jean-Rostand fait partie de l'archipel de Pointe-Géologie (66° 40' Sud, 140° Est).
- Sous presse, de Robert Mallet :

Une **Mort ambiguë**, un essai dans lequel, à partir de ses contacts avec de grands écrivains, en particulier André Gide (dont la mort fut ambiguë), et Paul Claudel (dont la mort ne le fut pas), il aborde les problèmes de la foi en la vie aussi bien qu'en la survie.
- Le Livre et la Scène.

La tournée du Grenier de Toulouse avec le **Malatesta**, d'Henry de Montherlant, se poursuit en mai par les Pyrénées-Orientales, Montpellier, Valence, Annecy, Chambéry et la Suisse.
- Signalons que pour **Einstein et l'Univers**, que nous avons publié en 1951, le grand savant avait écrit un Avant-Propos où il disait : « *Ce livre de Lincoln Barnett apporte une contribution de grande valeur à la littérature scientifique populaire.* »
- Une jolie victoire de la langue française.

Madame de, de Louise de Vilmorin, va être traduit en italien, allemand, anglais, finlandais et suédois. Les éditeurs étrangers ont décidé que, dans ces cinq traductions, le roman paraîtrait sous son titre français.
- Voyages et Conférences du mois de mai :

Albert Camus est à Athènes, où il parle de « L'Artiste et son Temps » ; Jacques de Lacretelle fait des conférences à Gênes et Milan, — Louis Guilloux à Turin, Gênes, Milan et Rome, — et Marcel Arland à Vienne.
- Pour paraître en mai, entre autres : les nouveaux romans de Louis Francis : **Le Peuplier seul**, — de Julien Segnaire : **Les Dieux du Sang** ; — dans la Collection « La Croix du Sud », un roman d'Asturias : **L'Ouragan** ; — du Dr Rivoilier : **Boss, Chien polaire**, un livre de récits illustré, pour les enfants et, dit l'auteur, « pour les adultes qui veulent retrouver une âme d'enfant », un livre qui rappelle les **Histoires comme ça**, de Kipling ; — **Les Esprits animaux**, de Roland Cailleux ; — et dans la collection « Les Albums photographiques », **La Vie d'André Gide**, par Claude Mahias.

LA NOUVELLE
NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

DERNIÈRES MÉTAMORPHOSES

Dans les nos 1 et 20 de *La N. R. F.* nous avons vu le poète Apestègue en proie à diverses métamorphoses. Nous le retrouvons ici auprès de son ami le D^r Gutierrez, un nain qui s'est tiré une balle dans la tête à la suite de son amour malheureux pour Obligation, jeune veuve sud-américaine dont Apestègue est également épris.

Le D^r Gutierrez nous pria, Obligation et moi, Apestègue, de venir dans sa chambre. Il nous fit asseoir, comme pour nous annoncer une nouvelle qu'on ne pouvait écouter debout. Que nous voulait-il ? Pourquoi cette solennité, ce redoublement de magnétisme sur cette face d'aveugle cruellement éclairée par la lampe électrique au-dessus de son lit ? Le picotement de la lumière sur sa peau le gênait visiblement. Il la fit éteindre. La chambre, dont les volets étaient clos et les rideaux tirés, recevait maintenant le jour d'une pièce voisine dont la porte restait ouverte.

Depuis quelque temps on sentait qu'il se passait quelque chose de nouveau sur le visage épouvantable du nain. Il ne disait plus *ma femme* en parlant d'Obligation. S'il l'avait dit naguère, et parfois avec ostenta-

tion, ce n'était là qu'une affirmation de principe, en dehors du temps et de l'espace habituels des hommes. En vérité, il n'avait même jamais tenté de prendre la main de la jeune veuve. Étrange époux qui, la nuit, allait tristement se verrouiller dans sa chambre comme si c'était lui qui aurait eu à se défendre contre des caresses incongrues.

Lorsque nous fûmes assis de chaque côté de son lit, il prit la parole :

« Maintenant que je vois clair en ma pensée — et il se cacha les yeux un instant dans ses mains, — maintenant que je vois aussi nettement en moi-même qu'autrefois dans la paume de ma main, il me faut accomplir un devoir sacré. J'ai eu des torts envers vous deux et envers moi-même. J'ai *cru* épouser Obligacion, mais, j'ai hâte de le dire, ce n'était là qu'un mariage unilatéral alors que j'étais si perdu en moi que j'avais besoin de cette bouée de sauvetage. Mais je suis là pour vous parler du présent. Vous êtes beaux tous deux et de juste race et de juste taille, je n'ai pas honte de le dire. Et entièrement libres de vos cœurs harmonieux. Ce serait un crime contre l'enthousiasme naturel qui porte certaines âmes les unes vers les autres, comme des cymbales très silencieuses, ce serait un crime, dis-je, si vous ne vous apparteniez pas à la face des hommes. Alors, comme un prêtre officiant qui tire sa force de la pureté de sa cause, je vais vous poser deux questions :

« Philippe-Charles Apestègue, êtes-vous disposé à prendre Obligacion ici présente pour épouse ? Répondez : Oui, docteur.

— Oui, docteur.

— Obligacion, veuve de Firmin et mère de Fermincito, êtes-vous disposée à prendre pour époux le poète Philippe-Charles Apestègue ? »

Le Dr Gutierrez devina qu'Obligacion faisait oui de la tête.

« Il faut dire « oui, docteur », puisque, à défaut de mes yeux aveugles, ce sont mes oreilles toujours vivantes qui vous interrogent.

— Oui, mon cher docteur, dit Obligation.

— *Cher* est de trop dans un acte officiel, mais je l'accepte tout de même à titre exceptionnel.

« Mes amis, reprit le nain, ne craignez pas d'être heureux devant moi. Vous me feriez plaisir en vous embrasant. Je n'ai plus rien à envier à personne, puisque j'ai enfin mis de l'ordre et de la justice dans ma cervelle et dans mon cœur. Ne faites pas attention à ces pleurnicheries. Ce sont des larmes anciennes qui s'étaient autrefois formées dans mon conduit lacrymal et que mon émotion présente vient de rencontrer sur son passage. Elles viennent d'un temps immémorial et n'ont rien à voir avec ma joie actuelle qui est aussi considérable que la vôtre. Au reste, mes yeux sont maintenant tout à fait secs et virils, bien que morts à la lumière du jour et à toutes les autres lumières, sauf à celle de Dieu qui m'inspire et me conseille en ce moment même, fort adroitement ma foi, soyons justes. »

Je m'étais mis à trembler et ne pouvais dire un mot. Ce fut Obligation qui prit la parole.

« Mon cher docteur, vous êtes très bon de penser à nous, mais nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour vous... » (elle pensait confusément : pour vous aider à vivre votre pauvre vie) ; elle finit par dire : « pour vous montrer à notre tour notre « vigilante affection » (on sait qu'Obligation avait été institutrice). Nous pensons, Charles et moi, que votre état de santé pourrait être amélioré en Europe et nous avons envisagé de faire là-bas un voyage avec vous, le plus tôt possible.

— J'en suis, dit le nain, en éclatant de rire pour mettre tout le monde à l'aise. Je ne m'oppose pas du tout à ce que l'on me soigne, bien au contraire. Une opération réparatrice peut être envisagée à mon âge. »

L'Europe — Paris surtout — c'était, en ce temps-là, la réserve d'espoir pour les malades et les bien-portants de toute l'Amérique latine. Souffrait-on d'un rhumatisme, avait-on besoin de distractions, d'applaudissements, de contradicteurs, de canons de soixante-quinze, de fusils de chasse, on savait qu'on les trouverait de l'autre côté de l'Océan. Souffrait-on d'un suicide manqué, rien ne vous empêchait de songer aux grands médecins de Paris, à ses cliniques, à la Suisse et l'Allemagne. Les incurables reprenaient confiance. Quand il leur était possible de traverser l'Océan, il leur restait encore les eaux minérales ou miraculeuses, Vichy et Lourdes. Et le D^r Gutierrez se disait : « Rien n'est perdu ; la mort n'a pas voulu de moi alors que je lui faisais des avances extraordinaires. L'Europe m'attend. »

Et il nous déclara à tous deux :

« Il est indispensable que votre mariage civil ait lieu après le mariage, en quelque sorte religieux, que je viens de célébrer. Vous ne prendrez nos billets pour l'Europe que lorsque vous serez unis devant M. le maire. Mais faites donc entrer Dolorès pour lui annoncer la nouvelle. Je ne serais pas surpris qu'elle fût derrière la porte, à suivre les divers moments d'une cérémonie aussi considérable. »

Le D^r Gutierrez se trompait. Ce n'était pas Dolorès mais Fermincito qui écoutait derrière la porte. N'ayant rien compris à cette étrange histoire, il avait baissé la tête pour laisser passer ces nuages de paroles.

« Fermincito, embrasse ta mère et M. Apestègue ; il le faut, je te dirai un jour pourquoi. »

L'enfant se jeta au cou de sa mère. Ma main bougeait un peu dans sa direction. J'aurais voulu l'embrasser, mais je n'osais pas aller vers lui. Rien n'est plus intimidant que l'enfance quand on n'est pas soi-même tout à fait sûr de ses sentiments ni de ses intentions.

L'insolite cérémonie eut un retentissement extraor-

dinaire sur Obligacion et sur moi-même. Les paroles du docteur et sa volonté de nous unir de toute urgence avaient pénétré profondément en nos cœurs, bien que la veuve de Firmin ne tînt pas particulièrement à se marier encore et que j'eusse déclaré tout récemment devant la jeune femme qu'un poète devait rester célibataire.

Dolorès trouvait inconcevable qu'on pût faire quelque cas du « dictat » de Gutierrez. Elle le déclara un peu aigrement à sa sœur et à moi-même.

« En vérité, dis-je, je n'obéis à aucun dictat et j'avais depuis longtemps le plus grand désir de demander la main d'Obligacion. »

Le mariage civil eut lieu chez le docteur qui nous hébergeait, la jeune veuve et moi. C'est la coutume à San Pedro dans la bonne société. Tous les « gens bien » sont mariés à domicile, et un cousin d'Obligacion, juge de paix et officier d'état civil, ne lui fit pas l'affront de la convoquer à son bureau. Le nain assistait, invisible, à la cérémonie — de la pièce voisine, dont la porte était grande ouverte. On ne voyait pas le fauteuil de cuir où Gutierrez restait enfoncé. Il n'avait pas voulu soumettre à l'assistance son visage beaucoup trop meurtri pour présider à un mariage d'amour. Il fumait tant et plus dans son coin, et les volutes de son cigare entraient fièrement au salon. C'était là tout ce qui restait de liberté au malheureux docteur.

Quand l'officier d'état civil eut dit : « Considérez-vous comme unis devant la loi », le nain, du fond de sa chambre avait toussé deux fois (il m'avait prévenu que ce serait sa façon de témoigner). Fermincito, qui s'était subrepticement introduit au salon et ne comprenait rien à ce qui se passait, se contentait de *regarder* tout ce qu'on disait autour de lui.

Et c'est ainsi qu'un nain et un enfant veillaient maintenant sur notre bonheur.

Et toi, Firmin, le mort, le disparu, que pensais-tu de tout cela, ex-député, ex-mari, ex-ex-ex ?... Les morts ont leurs idées, mais ces grands invalides du corps et de la pensée n'osent intervenir auprès des vivants, ils ne voudraient le faire qu'à bon escient et ne savent pas trop où ils en sont, eux qui n'argumentent qu'avec des silences dont nous ne connaissons pas encore le chiffre.

Obligacion et moi, nous étions quelque peu gênés d'avoir été jetés dans les bras l'un de l'autre par la volonté du docteur.

Nous nous aimions bien, mais notre amour venait de mûrir trop brusquement. Comblés trop tôt, nous avions un peu l'impression d'avoir été frustrés. Nous n'étions pas seulement épris l'un de l'autre, mais amoureux du mystère qui avait préludé à cette inclination, ce mystère que les amants voudraient toujours sauvegarder et qui ne disparaît que trop vite sous leur regard destructeur.

Le docteur s'en rendit compte et, me prenant à part :

« Pardonnez à un nain, dit-il, d'avoir manqué de modestie et de s'être cru capable de vous donner d'un seul coup, à vous deux, toute une vie de joies communes. »

Depuis qu'il s'était libéré de son remords en me donnant Obligacion pour épouse, Gutierrez se sentait tout autre. L'état général était meilleur. Son anxiété avait tendance à disparaître. Comme, seul dans sa chambre, il réfléchissait à la façon d'y voir clair un jour quelque part en Europe, après une opération très dangereuse et compliquée, dans une clinique inconnue, il crut apercevoir une page blanche sur le bois sombre de sa table de travail. Puisque nul ne le voyait, il pensa que rien ne l'empêchait d'allonger la main vers cette soi-disant table, et cette prétendue feuille de papier. Et ce n'est qu'après l'avoir pliée en quatre et posée à nouveau sur la table, qu'il comprit vraiment que ses yeux étaient encore de ce monde. Immobile dans son fauteuil, il

osait à peine s'écarter de la feuille blanche, comme si son éloignement pouvait tout remettre en question.

Le soir, le petit carré de papier était toujours là pour le nain comme pour les autres hommes. Et il n'y avait pas que le carré. Ses meubles lui avaient été redonnés un à un, puis tous ensemble. Et il sentait ses yeux capables de tous les miracles. L'espoir cheminait en lui par le chemin le plus court, la vérité. Il était toujours décidé à garder son secret. Mais, dans la soirée, il ne tenait plus en place.

Depuis son « accident », il mangeait seul dans sa chambre, mais rien ne l'empêchait maintenant de se joindre à ses convives. Et, alors qu'ils étaient déjà tous à table, il avançait à petits pas résolu et venait prendre sa place de naguère qu'on avait continué à lui réserver.

Chacun feignait de trouver naturelle cette résurrection. Nul ne semblait s'en étonner. Et, quand Fermincito avait besoin de pain, c'était toujours le D^r Gutierrez qui lui passait la corbeille.

Depuis lors, chez nous, on n'avait plus de regards confus et comme honteux d'eux-mêmes. Puisque le nain y voyait, chacun pouvait regarder sans honte tout ce que montrait aux hommes le soleil dans sa circulaire perspicacité.

Nous étions maintenant à Paris, où l'on commençait à se loger difficilement. Nous avons loué un vieux pavillon meublé à Neuilly, encombré de vitrines, canapés, bergères d'avant 1900, bibelots, auxquels venaient s'ajouter des meubles du docteur et de moi-même, ainsi que les chats et les chatons du voisinage. Tous les trois mois, deux chattes mettaient bas ; les souris faisaient de même, mais plus souvent. La nuit, quelque chose bougeait toujours, craquait dans le pavillon. Comme il y avait eu des cambrioleurs dans le quartier, Obligation avait alerté l'« Œil de Neuilly », agence privée qui venait vérifier la nuit si votre porte était bien fermée et inon-

daït votre escalier d'une lumière insolite. (Elle pénètre par les vitres de la partie supérieure de la porte d'entrée.)

Le quartier était calme, la maison donnait sur un parc abandonné. Gutierrez ne pouvait s'endormir avant trois heures du matin, et on lui tenait généralement compagnie.

Le nain-valet de chambre ne faisait rien comme tout le monde. Repris par ses goûts d'acrobate, il descendait l'escalier à califourchon sur la rampe.

On a vite fait, songeait le docteur, de ranger les malades du côté des morts. Mais en voilà un qui sort, d'une tombe trop tôt ouverte, une tête éperdue, pour dire : assez de pharmacie comme ça, je demande un verre de porto et une tasse de chocolat.

Et, le soir même, comme je ne pouvais m'endormir, je descendis à la salle à manger pour y manger quelques fruits. Tout l'escalier du pavillon éclatait de lumières. Non ce n'était pas l'« Œil de Neuilly », mais une Sénégalaise fort belle à qui le nain-valet de chambre avait secrètement ouvert la porte. Elle montait les marches avec solennité, un peu essoufflée par l'émotion et le mystère de cette entrée clandestine dans le pavillon pendant les « hautes heures de la nuit ».

Elle venait du fond de son étrangeté dans ce Paris presque sans noirs ni nains, et tout d'un coup en voilà un qui se montre !

« Quel exemple pour Fermincito », se disait le docteur en entendant monter cette femme de couleur.

Mais non, le fils de Firmin était bien trop jeune pour s'étonner de quoi que ce soit et, quand on lui avait montré la mer qu'il voyait pour la première fois, il s'était contenté de la regarder longuement et de dire : « En effet. »

En recevant de jeunes et jolies vivantes, le docteur se réconciliait avec lui-même. Il en oubliait sa grande fai-

blesse et ne tardait pas à être atteint d'anémie pernicieuse.

Il fit même venir un prêtre pour l'extrême-onction. En vérité, il ne savait pas très bien où il en était avec Dieu. Et, comme le religieux pénétrait dans sa chambre suivi d'un enfant de chœur, il se dressa tant bien que mal sur son séant pour lui dire :

« Je crains, monsieur l'Abbé, de m'être mal fait comprendre. Mais je vous dois la vérité. Je suis avant tout un scientifique.

— Mais l'un n'empêche pas l'autre ! dit le prêtre, fort aimable ; voyez Louis Pasteur, le grand Pasteur.

— En fait de grand Pasteur, je ne suis qu'un rat, naguère aveugle, de laboratoire, dit le nain quelque peu irrité, mais, rat ou pas rat, je vous demande, monsieur l'Abbé, de ne pas en vouloir à une conscience qui, réflexion faite, ne veut plus des derniers sacrements.

— Mais je vous supplie de m'écouter, mon fils.

— Je ne suis en rien votre fils. Vous êtes sans doute un grand théologien, mais je me sens moins proche de vous que de Dieu, qui est la théologie même et à qui je préfère m'adresser directement. Oui, monsieur l'Abbé, je crois beaucoup plus en Dieu qu'en ses intermédiaires, si j'ose m'exprimer ainsi devant vous qui le représentez à mon chevet. Partout où bat un cœur et brille un regard, qu'il soit d'homme, de chien ou d'oiseau, il existe une confuse religion et une espérance. Je ne crois pas en un Dieu définitif mais en un Dieu raturé, invalide en quelque sorte, susceptible d'amendements, de rectifications et de nombreuses variantes, un Dieu qui se cherche toujours un peu, ne se trouve que pour s'égarer encore, un Dieu avorté peut-être, disons un Dieu de nain, si vous voulez.

— Mais je ne veux pas du tout ! dit le prêtre. Ce n'est pas parce que je vous écoute que je souscris le moins du monde à vos folles imaginations. Où irions-nous si

chaque chrétien avait son idée personnelle de Dieu !
Quel fatras ! Quelle anarchie ! »

Le prêtre salua et sortit en disant à Obligation qu'il prierait pour le pauvre malade.

« Il croyait s'y connaître en agonisants, dit le nain à son valet de chambre, je lui ai tout de même appris ce qu'était un véritable moribond. Il n'a pas fini de voir la vitalité qui me reste. Mais ramenez-le-moi tout de suite, j'ai encore à lui parler. »

Et, comme le valet de chambre rattrapait le prêtre sur le trottoir :

« Je savais bien que cette âme pourrait être sauvée », dit l'abbé, épanoui, et il remonta quatre à quatre l'escalier du nain.

Dès qu'il eut ouvert la porte, toujours suivi de son enfant de chœur et des saintes huiles destinées aux yeux, aux oreilles, aux mains, à la bouche, aux pieds et même aux reins du D^r Gutierrez :

« Je sais que vous appelez ça l'huile des infirmes, voilà qui est fait pour me la rendre sympathique, mais laissons cela.

— Jamais de la vie, puisque c'est l'objet même de ma visite.

— Si je vous ai prié de revenir, c'est d'abord pour vous assurer de tout mon respect. Et, si je n'ai pas accepté l'absolution tout à l'heure, ce n'est en rien votre faute. Tous les renseignements que j'ai fait prendre sur vous sont excellents. Vous êtes un très bon prêtre. Nul ne le conteste et je tenais à vous le dire. »

Le prêtre voulait parler, le D^r Gutierrez lui coupa la parole.

« Votre visite, malgré tout, m'aura fait du bien, et vous ne devez pas considérer mon refus de me laisser oindre par vos mains comme un blasphème ni un péché, mortel ou non. Mon acte est auréolé par la bonne foi. Voilà la vérité.

« Justino, dit-il 'au valet de chambre, accompagnez monsieur l'Abbé jusqu'à la porte du jardin. Et qu'on lui rende les honneurs dus à ses fonctions et à son rang ! » ajouta le D^r Gutierrez, comme s'il y avait eu une sentinelle en armes et un corps de garde à l'entrée du pavillon.

Le prêtre avait déjà la moitié du corps hors de la chambre du malade que celui-ci poursuivait :

« Je jure aussi qu'il n'y a rien de diabolique dans mon attitude à votre égard. Je ne me frotte pas à ces cornes-là.

— En êtes-vous bien sûr ? dit le prêtre, dont le regard brillait étrangement et qui ne savait encore s'il restait ou partait, alors que son âme, prise de panique, ne cessait de monter et de descendre en toute hâte le très long escalier qui menait à la chambre du nain.

— En vérité, monsieur l'Abbé, entre Dieu et le diable il est des êtres qui ne sont ni tout bons, ni tout mauvais. Et si c'étaient les hommes tout simplement ! La sagesse populaire dit parfois de quelqu'un que c'est un bon diable. Ce n'est pas si sot de désigner ainsi quelqu'un qui a de solides qualités. Et l'homme est peut-être tout simplement un compromis entre Dieu et le diable, un terrain d'entente. Oh ! pardon, ne vous fâchez pas, disons un lieu vivant de rencontre où tous deux se supportent, ou, du moins, essaient de le faire.

— Et moi qui ne suis pas encore parti ! Je suis honteux de ma patience, de ma faiblesse.

— Vous n'avez pas à rougir de votre bonté. Vous avez deviné que j'étais le plus humble et le meilleur des nains, et, si je me redresse parfois sur mes infirmités comme sur des ergots, c'est que j'ai bien des sujets de me plaindre de mon sort. Il n'y a pas que cette balle qui m'a traversé la tête. J'aurais aussi à confesser une tuberculose et une grosse hernie — si vous étiez médecin au lieu de prêtre.

— Monsieur, vous dépassez les bornes de la bienséance.

— Vous n'avez peut-être pas la grandeur d'âme qu'il faut pour me venir en aide.

— Je préfère ne pas répondre. Adieu, monsieur », dit le prêtre, qui, cette fois, descendit l'escalier d'un pas que rien ne tirait plus en arrière.

Le nain semblait aussi fier d'avoir changé d'avis qu'un autre de ses convictions inébranlables. Certes, il n'était plus qu'une « ruine humaine », mais il n'avait rien de figé ni d'immuable.

Avant de s'éteindre, il fit cette prière :

« Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir donné l'univers avant de me le retirer à jamais. Je m'habituerai ainsi plus facilement à la mort, cette cécité de tous les sens, cet aveuglement généralisé. Je vous avouerai même que la mort me sera une continuelle petite fête intime, puisque je n'aurai mal nulle part. C'est énorme d'être indolore. Et je vous confesse qu'il me faut faire appel à une incroyable bonne volonté pour m'excuser de mon suicide. C'est là ma pauvre vérité, je vous la donne pour ce qu'elle vaut. Mais peut-être n'est-ce que le raisonnement de quelqu'un qui n'aura jamais pu dépasser la taille de l'enfance. »

Ce furent ses dernières paroles intelligibles. Il en prononça d'autres, mais c'étaient déjà des mots isolés par la mort. Ils ne luisaient un instant comme des lucioles que pour sombrer, sans laisser de traces, dans la nuit de l'inexprimable.

Le corps du D^r Gutierrez s'allongeait maintenant beaucoup trop à l'aise dans un cercueil pour adulte. Il avait tenu à ce qu'on enterrât avec lui le pistolet de son suicide. On l'avait dissimulé sous des roses blanches et des camélias. Et les rares visiteurs qui montèrent vers le petit corps ne se doutaient pas qu'il y avait sous les fleurs quelque chose de dur et d'intraîtable avec un trou pour laisser passer la mort.

L'homme à la couronne se trouvait au cimetière. La

terre fraîchement remuée des morts avait le don d'exciter ses cordes vocales. Et, alors que nul ne s'y attendait, il commença à prononcer en espagnol, d'une voix puissante, l'éloge sans réserve de « ce géant de l'énergie humaine... »

Je le priai de se taire, mais, l'orateur ne tenant aucun compte de mon désir, je fis signe à l'employé des pompes funèbres de poursuivre l'inhumation, comme si de rien n'était.

L'homme à la couronne brandit le poing et s'éloigna dans un silence multiplié par le mutisme stupéfait de tous. Il n'était plus maintenant qu'un dos de rancœurs diffuses, un dos si coléreux qu'il semblait bien plus menaçant qu'un visage.

Le lendemain de la cérémonie, notre homme reprenait le bateau pour San Pedro del Chaco, où, à peine débarqué, il organisait un hommage en l'honneur du D^r Gutierrez et prononçait l'allocution funèbre que j'avais refoulée au fond de sa gorge et qui attendit là, vingt-cinq jours, sans broncher.

De retour au cimetière, j'allai me recueillir dans la chambre du docteur et lui adressai ce message :

« Mon nain bien-aimé, oui, permets-moi de t'appeler ainsi, toi qui sais toute la tendresse que je mets dans mes paroles. Entre vieux camarades, on ne filtre pas sa pensée, on dit tout ce qui vous passe par la tête, puisque tout est repris et exalté par le cœur, où réside la vraie pensée de l'amitié, de l'affection. Mon nain bien-aimé, pardon, je rectifie : Mon cher docteur Gutierrez. Te voilà enfin apaisé, réconcilié avec toi-même. D'un bon coup d'épaules tu as débarqué toutes tes souffrances, oui, tu auras toujours été en souffrance. (Alors tu le compares à une malle à la consigne !) Ton corps est devenu inviolable, tes organes *post mortem* sont maintenant les fruits apaisés et apaisants de la mort. Permets-moi de te dire que je t'envie. (Ne vais-je pas un peu fort ?) Je conti-

nuerai à chercher auprès de toi une leçon de discipline et de courage. Et à faire par mon silence l'éloge mérité et méritant de ton intelligence, de ton caractère et de ta bonté. (N'est-ce pas, malgré le tutoiement, le style distribution de prix ?) Pour me séparer de toi le moins possible, je coucherai désormais dans ta chambre parmi tes petites affaires. Certains morts souffrent d'un complexe d'infériorité. Tu ne seras certainement pas de ceux-là. (Qu'est-ce que j'en sais ?) Mais je me tais. Décidément il est bien difficile de parler sans le vexer à un ami — même mort et enterré. Je t'embrasse de tout mon cœur. »

Comme je ne parvenais pas à m'endormir dans le lit du nain, je pris un calmant et un hypnotique qui me donnèrent durant plus de deux heures un sommeil très profond. Puis, sans être conscient du moindre rêve, je sentis que tout mon corps trempait dans un insupportable cauchemar. Je baignais jusqu'à m'y noyer dans une horreur très intérieure, quand je fus réveillé par mes propres hurlements, après avoir reçu trois coups de trique à la cuisse gauche (on voit encore la marque). Je m'attendais à chaque instant à voir apparaître Obligation, réveillée par mes cris, mais nul ne bougeait dans le pavillon où ma montre venait de s'arrêter à 1 h. 40.

Je laissai ma lampe allumée et n'essayai même pas de dormir.

J'estimais que ces coups de bâton anonymes venaient du docteur. Il était furieux de la confiscation de sa chambre. C'était la seule chose dont je fusse sûr ! Et encore ! C'était peut-être son allégresse d'être débarrassé de la vie qu'il avait voulu exprimer, avec les moyens du bord. Joie ou souffrance, il ne pouvait peut-être plus se manifester maintenant qu'à coups de trique. Pauvres morts, me disais-je, on ne sait jamais s'ils ne veulent pas dire tout le contraire de ce qu'ils paraissent exprimer.

ANDRÉ MALRAUX

LE MUSÉE IMAGINAIRE DE LA SCULPTURE MODERNE

Vient de paraître

Tome III et dernier

Le Monde Chrétien

Édition nouvelle en tous points conforme à l'édition originale

Un volume relié pleine toile sous jaquette illustrée deux couleurs, 490 pages, 397 planches héliogravées en noir (dont 16 dépliants doubles), 5 hors-texte en couleurs, 5 cartes **2.900 fr.**

Édition originale, reliure Paul BONET *épuisé*



Rappel

Tome I

La Statuaire

Un volume relié pleine toile sous jaquette illustrée deux couleurs, 856 pages, 720 planches héliogravées en noir pleine page, 16 hors-texte en couleurs, 11 cartes **3.900 fr.**

Édition originale, reliure Paul BONET *épuisé*

Tome II

Des Bas-Reliefs aux Grottes Sacrées

Un volume relié pleine toile sous jaquette illustrée deux couleurs, 534 pages, 438 planches héliogravées en noir pleine page (dont 15 dépliants doubles et un dépliant quadruple), 6 hors-texte en couleurs, 8 cartes **2.900 fr.**

Édition originale, reliure Paul BONET *épuisé*

Chacun de ces volumes au format 180×225 dans

LA GALERIE DE LA PLÉIADE

LA NOUVELLE

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

publiera dans ses prochains numéros :

MARCEL ARLAND	Le Permissonnaire
ANTONIN ARTAUD	Fragmentations
J. L. BORGÈS	Les Kenningar
GEORGES BRAQUE	Nouveaux Propos
CONSTANTIN BRUNNER	Michel-Ange
ALBERT CAMUS	La Pierre qui pousse
RENÉ CATHALA	Rouge le Soir
RENÉ CHAR	Poèmes
E. M. CIORAN	A l'Avant-Garde de la Solitude
RENÉ DAUMAL	La Transmission de la Pensée
JEAN-PAUL DE DADELSEN	Bach en Automne
LOUIS-RENÉ DES FORÊTS	La Chambre des Enfants
PAUL DESMETH	Un Miroir, Souvenir
JOHN DONNE	Poèmes et Proses
MIRCEA ELIADE	Le Mythe du bon Sauvage
ÉTIEMBLE	Mots d'Enfant
GALILÉE	Lettres
JEAN GIONO	Le Bonheur fou
MARTIN HEIDEGGER	Situation de Georges Trakl
FRANZ HELLENS	Le Prince de Ligne, Écrivain libre
EUGÈNE IONESCO	La Vase
MAX JACOB	Lettres à Armand Salacrou
ALAIN JOUFFROY	Les Grandes Circonstances
PAUL LÉAUTAUD	Journal littéraire
F. G. LORCA	Le Public
ANDRÉ MALRAUX	La Métamorphose des Dieux (III)
HENRI MONDOR	Un Poème inédit de Mallarmé
MICHEL DE M'UZAN	Les Obèses du Royaume
ROGER NIMIER	Le Gros Consul
FRANCIS PONGE	Eugénies, Sapates, Momons
GEORGES POULET	Le Cercle infini chez Flaubert
MARCEL PROUST	Carnets inédits
ALEXEI REMIZOV	Le Gouffre affamé
JEAN-PIERRE RICHARD	Dynamique de Baudelaire
NATHALIE SARRAUTE	Conversation et Sous-Conversation
JULES SUPERVIELLE	Bestiaire
PAUL VALÉRY	Lettres